

MAGONZI MBIKOMBOLI Cédric Kévin,S.J.

NDONAYE Achille Sylvestre

Les illusions du cœur, les vérités de l'âme

Recueil de nouvelles

**p
E**
ÉDITION.

Tous droits réservés pour tous pays

Photos de couverture :

Homme: Freepik.com

© P-E.EDITION, Octobre 2025

ISBN : 9789403844008

www.pe-edition.com

Toute représentation ou production, par quelque procédé que ce soit sans consentement de l'auteur ; constituerait une contrefaçon sanctionnée par la loi

Remerciements

Je dédie cette œuvre à mes amis Belmondo Polycarpe Martinien Yangba, Roméo NGboto-Kongbanda, Paola Demba, Yannick MagombassaDéwatama et Lionel Amiendi. Ils en ont été les tout premiers lecteurs et m'ont accompagné dans le processus d'écriture.

Ce livre est rédigé dans un langage très accessible, car je l'ai achevé alors que j'étais encore en classe de terminale. J'ai tenu à en préserver le ton original ainsi que les expressions propres à mon milieu de l'époque. Je le dédie donc à tous les élèves et les étudiants qui vivent cette période si particulière qu'est la puberté.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers mon feu père, Magonzi Paul, et ma mère, feu Motéma Justine, qui m'ont donné la vie.

Ma reconnaissance s'adresse également aux familles Magonzi, Pouzère, Kamapou, Magba, Yurmani et Dossou, dont le soutien, l'énergie vitale et la joie de l'effort, de près comme de loin, ont grandement contribué à la réalisation de cette œuvre.

Enfin, je remercie tout particulièrement mon partenaire et co-auteur, Ndonaye Achille Sylvestre, qui a accepté de s'engager à mes côtés dans ce projet, pour faire émerger une pensée et une culture africaines vivantes au cœur de la littérature.

Strass et crépuscule

Un réveil fâcheux, une nuit cauchemardesque et effroyable. Les paupières lourdes, les yeux rocailleux, le dos courbé, dénudé, j'étais assis sur mon lit. C'était un rêve très imagé dans lequel j'avais vu une belle maison et, quand j'avais voulu y entrer, la maison s'était écroulée et tout l'intérieur brûlait. Mon frisson était similaire à celui de l'eau sous la brise, et cela me rendait fiévreux. Je n'avais rien compris de ce rêve, si bien que je restai de marbre sur mon lit, le regard pétrifié, complètement envahi par la crainte. Il fallait que je me lève pour ne pas m'enliser dans la réflexion, en cherchant à appréhender le sens de ce cauchemar qui pourrait être une faribole ou un assaut de l'inconscient freudien.

Les rayons du soleil de six heures traversaient ma fenêtre, orientée vers le levant, et brillaient dans mes yeux. La chambre s'éclaircissait; l'armoire, les deux chaises et d'autres objets se dessinaient faiblement.

Je me levai, puis je m'étirai avec un claquement consécutif des os. Je sentais tout mon corps.

— Ah ! Je bâille comme un vieux fonctionnaire ! Dis-je. Au moins, aujourd'hui, il n'y a pas d'activités ! Mais bon, j'ai l'impression que ce ne sera pas une bonne journée, déjà avec ce mauvais rêve. Sûrement, elle sera entremêlée de moments désagréables.

Je sortis de la chambre avec ma brosse à dents et ma serviette pour faire ma toilette. Je me dirigeai vers le magasin en quête d'eau, mais tous les bidons étaient vides. Je fis le tour de la maison ; tous les seaux étaient vides et, de plus, nous n'avions pas de puits. Il fallait donc marcher huit cents mètres pour puiser de l'eau et la transporter.

— Ouf! Quelle fatalité! Soufflai-je.

Avec cette fatigue, je ne pouvais pas aller loin ; je ne savais pas quoi faire.

— Mâ¹ ! Vociférai-je, tout fébrile.

— Oui ! Répondit-elle, je suis devant la maison. Tu dis quoi, Nicki?

— Où sont Samuel et Justicia² ?

— À l'école ! Tu rêves ou quoi ? Ils s'étaient couchés très tard la veille, et ce matin-là, ils s'étaient même levés en retard. Ils étaient partis si précipitamment qu'ils n'avaient même pas rempli les bidons, répondit Mâ.

— Vous ne les contrôlez plus?

— Non ! Ce n'est pas ça, Nicki. Tu vois, ces enfants n'écoutent plus personne. Même, ils résistent à leur maman, je te dis, car ils étaient juste devant la télévision.

¹ Mâ, c'est le diminutif de maman.

² Ce sont mon cadet et ma cadette.

Et moi, je suis déjà vieille, donc je n'y peux rien, ho !
— Hum ! Une prosaïque réalité ! C'est vraiment le monde à l'envers ici. Ce sont maintenant les enfants qui dictent leur volonté aux parents, dis-je en marmonnant. C'est fantasque ! Comme si l'éducation était mise de côté dans cette maison. De toute façon, on en parlera ce soir.

Aussitôt, je m'habillai, tout en me crémant avec de mon huile de karité pour éviter la poussière de grandes routes, puis je pris le chemin du lycée.

La ville de Bangui est belle, mais les routes sont bitumées à moitié et délabrées. En saison sèche, on aspire constamment de la poussière dans les rues. Toutes les petites maladies respiratoires comme le rhume, la toux, la grippe, etc. sont souvent au rendez-vous.

Au lycée Normal de Nguélu, j'ai commencé à étudier là en classe de troisième et je suis maintenant en première A4. Aujourd'hui, c'est mercredi. Nous avons la dernière épreuve de mathématiques à la première heure, suivie d'une heure de correction du cours d'EVA (Éducation à la Vie et à l'Amour). À la fin de la journée, nous aurons la fête de fin d'année. Cette fête regroupera tout le corps professoral et les lycéens. Quand j'arrivai au lycée, j'avais les pieds immondes, tout jaunâtres de poussière. Je m'en allai me les laver

au robinet derrière le bureau du directeur, car j'avais porté ma sandalette. Je transpirais à grosses gouttes, car j'avais marché très vite et j'avais vraiment arpenté les longues rues du centre-ville appelé Point Zéro. L'examen était prévu à neuf heures précises. Pour ce faire, j'avançais à pas de canard pour entrer en salle, Toki sortit brusquement devant moi, vint à ma rencontre et me dit :

— Alors, Nickus? C'est l'arrivée?

— Comme tu le vois ! Répondis-je. Au moins, toi seul prononces bien mon prénom ! Je me suis dépêché de venir, pensant que j'étais très en retard !

— Bien sûr que non, on a encore vingt minutes dehors. Sinon, comment a été la nuit?

— Hum, terrifiant, gars! C'était un cauchemar inhabituel, mais ce n'est pas quelque chose dont je veux parler. Sinon, je te le dirais, mais ça craint ! Lui répondis-je.

— Ok ! J'espère que ton rêve ne parlait pas de moi ?

— Non, mec ! Comment peux-tu dire une telle chose ? En souriant, je lui répondis.

Toki était un ami d'une originalité exceptionnelle, un bosseur et un as en salle ; car habituellement, il découvre rapidement les pièges dans les questions subtiles des professeurs.

C'est un gars respectable qui a le goût de l'inconnu, l'esprit d'entreprise et d'union; il a aussi le goût de l'aventure et du savoir, tout comme moi. De temps en temps, on se défie intellectuellement, c'est ce que j'appelle l'émulation intellectuelle. Il a toujours été avec moi dans toutes mes excursions dans les villes périphériques pour rendre visite aux parents, amis ou faire des emplettes pour la maison. En dépit de quelques divergences d'opinions sur certains points ou desseins individuels, avec lui, c'est la rencontre de l'altérité, la véritable amitié, l'interenrichissement. Puis, nous avançâmes tranquillement vers la salle.

— Oh !! Nic, Nic, Nic, ta race ! Es moco³, pote, pote!

Lança Djiyéman en criant.

— Ouais, ça va et toi ?

Aussitôt, beaucoup de collègues m'approchèrent de nous pour bavasser. On en a dit : des bouffonneries, des niaiseries et tout ce qu'il y a à rire pour juste garder la chaleur amicale. On rigolait et se tapait dans les mains de manière juvénile. Au fond de moi, je savais que c'était une perte de temps, une détente bizarre que je n'aimais pas beaucoup. Subrepticement, je me retirai. En allant vers la porte, je vis trois personnes venir vers moi. C'étaient Maléca, Malphoncine et

³ C'est comment ?

Gonzo Labelle. Ils m'interceptèrent. Lorsque je m'arrêtai, Maléca dit :

— S'il te plaît, Nicki, bandit, on sait que tu es fort en maths, mais ne peux-tu pas nous aider après?

Je gardai le silence après les avoir écoutés. J'étais dans la consternation en les voyant dans cette situation.

Puis, perplexe, je ne savais quoi leur répondre, puisqu'ils parlaient au nom des autres.

— Pardon, Nickinou, si tu nous abandonnes, on est cuits, dit Malphoncine en me caressant la joue.

— Ah, de beaux mots pour m'enjôler et me faire succomber! Me dis-je intérieurement.

— Bon ! Ça suffit ! C'est bon ! S'il ne veut pas, on le laisse tranquille. On ne va quand même pas allumer des bougies sous ses fesses pour l'adorer comme Mama Marie ? Il n'est pas le seul matheux ici ? Répliqua Gonzo Labelle, toute fréillante, en tirant Malphoncine pour qu'elles s'en aillent. D'emblée, Toki apparut ; il me sauva de cette situation délicate, hors de mon contrôle.

— Faut-il laisser un ami se noyer quand il a besoin de secours ? Me demandai-je intérieurement. Quelle est cette morale macabre dans ce lycée, où il faut aider les fainéants à la dernière minute ? Cela ne s'appelle-t-il pas tricherie !

— Que se passe-t-il ici ? Demanda Toki. Mais, entre dans la salle, Nickus !

Quand il parla, je remarquai une légère mélancolie sur les visages des trois collègues qui se tenaient devant moi. Toki était très austère avec les fainéants et détestait le travail en commun lors des examens. J'avais voulu lui cacher l'affaire, mais puisque notre amitié est fondée sur le principe d'honnêteté, d'égalité et de perfection ; je me sentis dans l'obligation de lui dire la vérité.

— Non, rien ! Répondis-je. En fait, ils sollicitent notre aide pour cet examen. C'est juste ça.

— Mais c'est impossible ! On ne grimpe pas l'arbre devant l'éléphant ! On pouvait être disponible avant pour les travaux de groupe, mais non maintenant, car tout le monde doit se concentrer, dit Toki d'un air calme, dur et responsable.

C'est ainsi qu'on se libéra d'eux, mais sûrement qu'on serait haï quelque part, beuh tant pis ! Car l'échec du moment peut conduire à la victoire finale, disait Georges Gusdorf. Il vaut mieux accepter les légères souffrances d'aujourd'hui pour éviter les plus grandes de demain. Un mal pour eux aujourd'hui, mais un bien pour nous tous demain, car, ils se corrigeront.

Quand nous entrâmes dans la salle, les gens étaient plus nombreux, derrière que devant : aux derniers

bancs. Toki prit une place devant, juste à l'entrée, mais moi, en marchant et cherchant une place, mes yeux tombèrent sur Léila. Je m'assis alors rapidement pour ne pas rester debout, à cause de l'effet qu'elle me faisait. Franchement, Léila avait une beauté envoûtante. Elle était belle, opulente et travaillait dur en classe, mais elle était hautaine. La première place, à chaque examen, était discutée entre Ganasembé, Toki, elle et moi. Léila avait une dignité particulière et était originale dans sa façon de faire décisive. Avec sa démarche provocante et sa silhouette alléchante, elle semait la panique dans la salle lorsqu'elle se déplaçait. Quand elle passait, je pourrais même dire que le feu s'éteignait ou embrasait le cœur des garçons de la salle. C'était vrai qu'avec Toki, on en avait souvent parlé, envisagé une possible conquête, mais comment ? Elle ne s'intéressait même pas à nous et restait mystérieuse. — Oh non ! Je rêve ! M'exclamais-je intérieurement, le sujet a déjà été distribué par le professeur sur chaque table. Oh merde ! Les inéquations ! Un problème à résoudre, Piness !! De toute façon, les maths, c'est mon domaine.

Après trente minutes, le professeur Tipaguiné, à l'estrade, observait toute la salle avec un regard sévère et synoptique. Moi-même, je transpirais, car certaines parties de l'exercice étaient aussi coriaces que du

quartz. Certains collègues, qui ne pouvaient pas travailler sans recourir à des armes nonconventionnelles, c'est-à-dire sans tricher, furent contraints par la situation de jeter l'éponge. Beaucoup sortirent de la salle comme des termites après quarante minutes.

— Quand on ne sait pas, on laisse tomber ! Dit Djiyéman. Puis, il déposa sa feuille à moitié remplie et s'en alla d'un pas nonchalant. D'autres le suivirent et, de l'extérieur de la salle, se mirent à nous déranger à travers les fenêtres, en parlant et en rigolant bruyamment.

Ils taillaient une bavette en disant :
— Les maths, ça ne sert à rien dans notre vie ! C'est la série A4, que faisons-nous avec les maths ici ? Qu'est-ce que les maths ont fait dans ce pays jusqu'à maintenant ? Rien ! On mange pas de maths ici ! Ils avaient vraiment un français bien décousu et contextuel. Le professeur continua la surveillance, silencieux, puis il dit :
— hum, arfois, il faut plonger dans l'eau sans savoir nager, et c'est là que celui qui ne veut pas mourir se battra pour apprendre à nager !

Malgré les difficultés, l'individualisme guidait mon travail. Je recevais des jets de feuilles qui tombaient sur mon dos, de partout, mais je n'y prêtais pas attention.